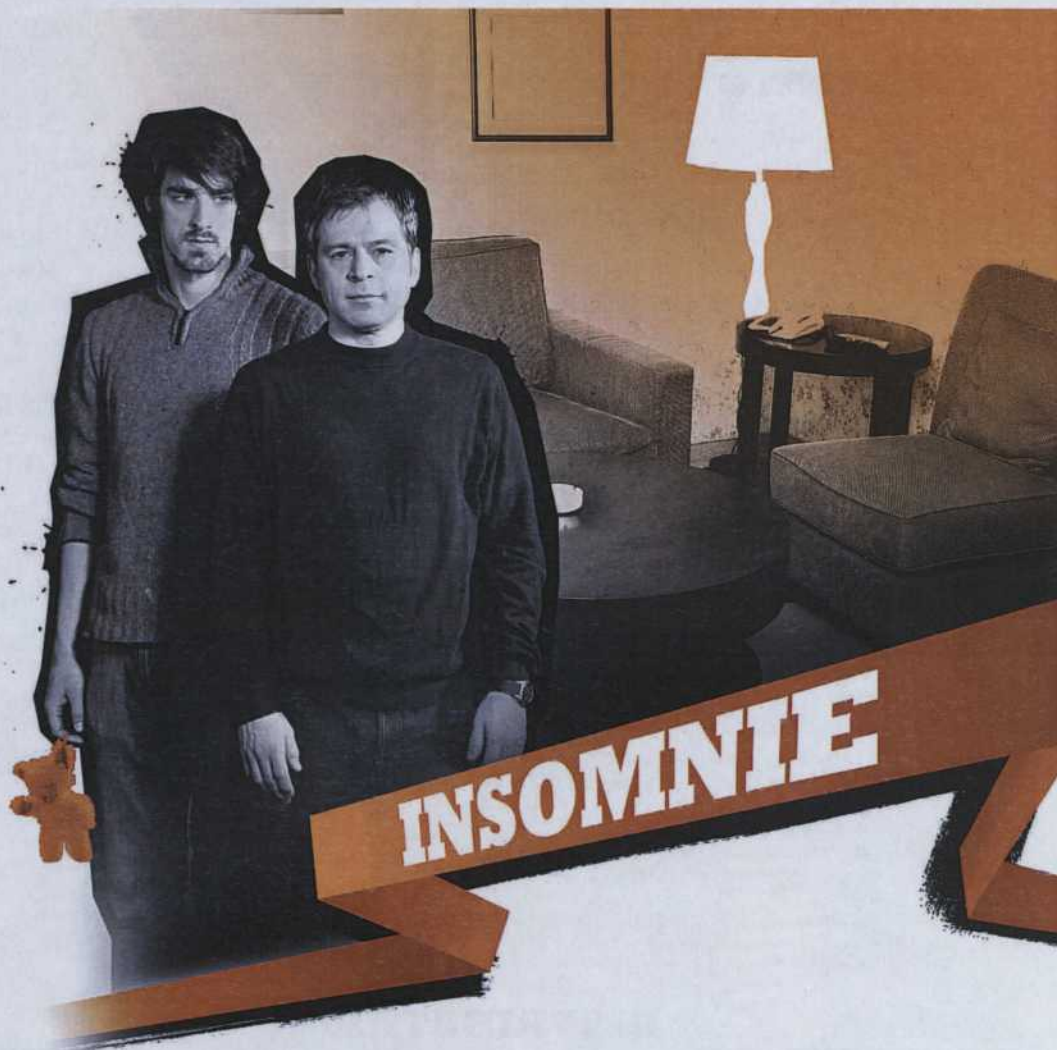


UNE SAISON DE RÊVE

THÉÂTRE PÉRISCOPE



CAHIER D'ACCOMPAGNEMENT

Au Théâtre Périscope
Du 9 février au 6 mars 2010

production et codiffusion :



En vente 2\$

INSOMNIE

Résumé

À la suite de la naissance de son premier enfant, John F. ne trouve plus le sommeil, son mariage s'essouffle et son quotidien monotone l'engourdit. C'est alors que son frère William et sa femme Kate débarquent chez lui. Cette arrivée déclenche l'étrange déconstruction de sa vie personnelle, professionnelle et amoureuse. Son état d'insomniaque le fait nager à la surface fragile du rêve et de la réalité. Jalousie, désir, révolte éclatent en lui et le poussent à tout bouleverser. Au bout du compte, quelle aura été la part du cauchemar ou de la réalité? *Car si on ne dort pas, peut-on dire qu'on ne rêve pas?*

Le Théâtre Niveau Parking plonge dans l'univers de l'auteur canadien-anglais Daniel Brooks pour nous proposer une comédie grinçante. Le spectateur se trouve entraîné dans une étonnante spirale, au cœur du délire brumeux de l'insomnie de John.

TEXTE

Daniel Brooks en collaboration avec
Guillermo L. Verdecchia

TRADUCTION

Maryse Warda

MISE EN SCÈNE

Michel Nadeau

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE

Simon Lemoine

DÉCOR

Marie-Renée Bourget Harvey

COSTUMES

Julie Morel

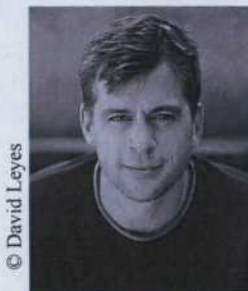
MUSIQUE

Yves Dubois

LUMIÈRES

Sonoyo Nishikawa

DISTRIBUTION



© David Leyes

Normand Bissonnette



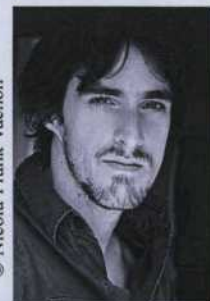
© Julie Martel

Valérie Laroche



© Vincent Champoux

Sophie Martin



© Nicola-Frank Vachon

Nicola-Frank Vachon

Extrait du texte

« JOHN F.

Écoute, faut que tu décides si tu veux qu'on reste ensemble. C'est toi. Décide ce que tu veux faire, prends tout ton temps. On peut rester ensemble ou bien —

GWEN

Et qu'est-ce que ça va nous donner?

JOHN F.

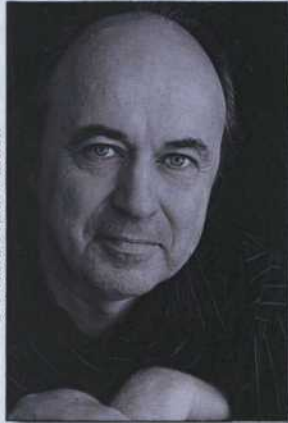
Je sais pas. Vingt ans de chicanes et de mauvais sang, pour que finalement je meurs d'une mort précoce — et célébrée par toi — d'un cancer du cœur, ou bien vingt ans à s'explorer mutuellement, à dénouer nos problèmes infantiles et à cultiver un amour profond et éternel où les jours s'écoulent en contemplation paisible et harmonieuse jusqu'à une belle vieillesse gratifiante.

Ou bien on se sépare, je passe d'une femme à l'autre en répétant toujours les mêmes erreurs pour finalement abdiquer face à la réalité de ma condition et me pendre. Ou alors je rencontre quelqu'un qui me rend extraordinairement heureux et me permet de voir que j'ai pas tort, et Lilly finit par s'adapter, ou pas, et toi tu me traites comme de la merde chaque fois qu'on se voit et tu rends toute interaction insupportable et tu passes à travers une série d'hommes, et l'un d'eux abuse de Lilly et je me retrouve en prison pour homicide involontaire. »



Nicola-Frank Vachon et Sophie Martin,
photo prise en répétition

Rencontre avec Michel Nadeau, metteur en scène



© Nicola-Frank Vachon

propos recueillis par Karine Côté

Cette pièce est votre deuxième dans l'incursion du répertoire canadien-anglais. Comment avez-vous choisi ce texte de Daniel Brooks ?

Les préoccupations qu'il exprime dans la pièce sont proches de mes préoccupations à moi. Je suis beaucoup touché par ce couple qui se défait tranquillement. Même s'ils font des efforts pour remettre leur couple à flot, il coule! Et il y a quelque chose d'unique dans l'écriture de Daniel Brooks. Dans sa façon de parler de nos angoisses par le biais de l'insomnie, de l'hypnose. J'ai vu quelques spectacles mis en scène par Daniel Brooks, et la finesse et l'intelligence de son travail m'ont séduit. Et je retrouvais ces mêmes qualités dans son écriture. Son humour fin m'a accroché. La pièce parle de choses assez graves, mais ce n'est pas lourd. Certains auteurs relèvent de ce qu'on appelle le mouvement « *in your face* », où tout semble aller mal. À la fin de ce genre de spectacle, le public sort accablé. Mais Daniel Brooks n'est pas un auteur pessimiste. Dans *Insomnie*, il y a une ouverture, une lumière vers la fin.

Vos dernières pièces ont toutes un peu sondé l'inconscient. Avez-vous l'impression de poursuivre une réflexion sur le sujet?

Effectivement, nous avons abordé l'inconscient dans *Lentement la beauté*, *Les mots fantômes* et *Reconnaissance*. Personnellement, j'aime beaucoup

en parler. Ça fait partie de ma perception de la vie, alors ça se reflète naturellement dans nos créations. Je crois qu'il existe bien davantage que ce que nous voyons au ras du sol. Il y a le rêve, l'inconscient, la dimension spirituelle... Dans la vie, nous évoluons dans toutes ces zones en même temps. Nous pouvons faire des rêves très troublants qui vont influencer nos décisions ou nos comportements. Nous pouvons simplement marcher dans la rue quand un souvenir très lointain va nous revenir. J'aime les auteurs qui se rapprochent de ces préoccupations. En ce sens, il y a une continuité dans nos spectacles.

Et chaque spectacle met en scène des personnages de générations différentes...

Oui, effectivement. Dans *Lentement la beauté*, l'homme était au tournant de sa cinquantaine, dans *Corps et âme*, davantage la quarantaine, et là, la trentaine... Mais c'est arrivé par hasard. Le Théâtre Niveau Parking n'avait pas préparé un programme triennal sur les étapes de la vie! Daniel Brooks a choisi de mettre en scène des personnages dans la trentaine parce que c'est un âge qui engendre beaucoup d'angoisses. Il y a quarante ans, les gens s'établissaient plus dans la vingtaine, au travail comme en famille. Maintenant, les jeunes se stabilisent, choisissent d'avoir des enfants davantage dans la trentaine. Ceux qui ne sont pas encore établis à cet âge peuvent éprouver de l'inquiétude. Mais l'angoisse tenaille également ceux qui le sont, qui craignent d'être « mis en canne » pour les trente prochaines années de leur vie.

La trentaine est donc un carrefour des angoisses... Quelles inquiétudes provoquent les insomnies de John F. ?

Dans la vie, nous traînons tous un ensemble de peurs, de frustrations et de craintes que les psychanalystes appellent l'ombre. Par exemple, elle peut se manifester la nuit, lorsque nous nous

réveillons à trois ou quatre heures du matin et toutes nos angoisses nous reviennent en tête. Là, c'est la panique. Nous nous demandons où nous allons trouver le temps de faire tout notre travail, comment nous payerons un compte, etc. Les angoisses nous tiennent un certain temps, puis le petit matin arrive et nous nous rendormons. Au réveil, les problèmes nous paraissent plus légers, comme si la nuit, cette part d'inconscient avait pris le dessus. Dans le jour, nous possédons une sorte de système immunitaire psychologique – appelons-le comme ça – qui impose une barrière à l'ombre. Pour *Insomnie*, Daniel Brooks s'est demandé ce qui arriverait si, privés de sommeil, cette barrière éclatait et nous habitait en plein jour. John F se laisse peu à peu envahir par ses angoisses et ses frustrations. Il est un auteur ne sachant pas quoi écrire. Il a un tout jeune enfant, donc évidemment sa vie de couple n'est plus tout à fait comme avant. Il envie son frère qui est très riche et a du succès, il a un *kick* sur sa belle-sœur... Sa part d'ombre l'envahit en plein jour. À un moment donné, nous ne savons plus si nous nous trouvons dans son rêve ou dans le réel, nous nous promenons dans l'entre-deux.

Quels moyens avez-vous pris scéniquement pour embarquer le spectateur dans cet entre-deux ?

Il y a de petites touches déjà suggérées dans le texte, des répliques ou des réactions des personnages un peu bizarres, par exemple. Nous utilisons aussi des jeux d'éclairage et de son pour placer les gens dans une ambiance où certaines choses semblent soudain décalées de la réalité. D'autres fois, c'est par la mise en place d'acteurs, pas tout à fait au « focus ». En accumulant plusieurs éléments un peu étranges, à un moment donné, nous nous demandons si nous sommes encore dans le réel.

Le but est d'embarquer le spectateur dans le cauchemar, un peu sans qu'il s'en rende compte ?

Exactement. Nous tentons de faire réaliser au spectateur le même parcours que John F. Il est très fatigué et ne dort pas, mais à un certain moment, pendant quelques secondes, il fait un rêve éveillé.

Était-ce vrai ou non ? Il ne le sait plus. Parce qu'il manque de sommeil, tout simplement. D'ailleurs, la privation de sommeil est une forme de torture. À Guantanamo, comme dans d'autres prisons de ce type dans le monde, les gardiens empêchent parfois les prisonniers de dormir. Des expériences ont été réalisées à ce sujet. Lorsque les gens ne dorment pas, ils rêvent éveillés, parce que le cerveau a besoin du sommeil.

Est-ce que les acteurs savent précisément à quel moment ils se trouvent dans une situation de rêve ou réelle ?



Nicola-Frank Vachon et Valérie Laroche

Les acteurs le savent, oui. Mais ça change peu leur travail d'acteur. Pour eux, ce serait comment jouer « le rêve » ? Je ne pouvais pas leur demander de produire des effets avec leur voix, ça n'aurait pas été crédible ! Ils n'ont qu'à jouer la situation réelle et la mise en scène va départager ce qui est vrai ou pas. De toute façon, lorsque nous nous voyons en train de rêver, c'est l'environnement tout autour qui est étrange. Vous ouvrez une porte et tombez, vous parlez à quelqu'un et, tout d'un coup, il se tourne et n'a plus le même visage, mais vous êtes toujours le même.

Dans la pièce, on aborde aussi l'hypnose. Daniel Brooks en fait un parallèle intéressant avec le théâtre...

Je n'avais jamais vu l'hypnose de cette façon et je trouve ça très intéressant. L'hypnose part d'une suggestion. On suggère à quelqu'un qu'il a chaud et cette personne est tellement convaincue qu'elle peut suer à grosses gouttes. Le théâtre emprunte le même procédé. Nous disons au public « nous sommes en Bulgarie, sur une montagne » et nous y croyons volontairement. S'il y a un bébé sur scène, nous savons bien qu'il s'agit d'une poupée. Mais si du mal est fait à la poupée, le public ressentira quelque chose. Parfois, nous acceptons tant les conventions qui nous sont suggérées que nous vivons des émotions. Lorsque nous allons au théâtre, pendant une heure, une heure et demie, nous nous laissons volontairement hypnotiser, nous remettons notre esprit critique dans les mains du spectacle. Et Daniel Brooks joue avec cette notion dans *Insomnie*.



Entrevue avec Madeleine Gauthier, sociologue

Madeleine Gauthier est sociologue, chercheuse et professeure titulaire à l'INRS, Urbanisation, Culture et Société. Ses recherches s'orientent plus particulièrement vers la sociologie de la jeunesse. Elle a, entre autres, travaillé sur la migration des jeunes et sur les besoins spécifiques des 16 à 35 ans à Québec. Elle est responsable de l'Observatoire Jeunes et Société, une organisation regroupant des professeurs-chercheurs de plusieurs universités et cégeps autour des diverses transitions qui caractérisent la jeunesse. Elle est également directrice de la collection *Regard sur la jeunesse du monde* aux Presses de l'Université Laval. À ce jour, elle a publié près d'une trentaine de recherches.

C'est quoi, être dans la trentaine aujourd'hui? Certaines caractéristiques générales peuvent-elles être identifiées chez les trentenaires?

Il est toujours difficile de situer un âge donné d'une façon précise dans le temps par rapport aux comportements, aux valeurs ou aux attitudes. Je préférerais situer la trentaine actuelle dans un rapport de générations. Les 30-39 ans sont à cheval entre deux générations, les générations X (pour ceux qui sont à la fin de la trentaine) et Y (pour ceux qui en sont au début). Bien sûr, il y a des exceptions, mais, en général, il y a des différences entre ceux qui approchent la quarantaine et ceux qui viennent d'avoir trente ans, ces deux groupes étant entrés sur le marché du travail dans des contextes socioéconomiques différents. Ceux qui approchent la quarantaine sont arrivés sur le marché du travail durant une période économique difficile et ont pu connaître une entrée en emploi plus longue, des emplois précaires ou atypiques, etc. À cause de ces facteurs, cette génération s'est perçue comme victime du monde du travail et a eu tendance à se replier sur elle-même. Cela d'autant plus qu'il lui semble que ses aînés aient vécu plus facilement cette transition, ce qui n'est pas toujours très juste lorsqu'on analyse les choses avec minutie... Ceux qui sont au début de la trentaine ont connu un contexte économique beaucoup plus favorable, avec des taux de chômage parmi les plus bas depuis 1976. Conséquemment, ces jeunes trentenaires ont l'impression que leur vie va se dérouler un peu comme eux le veulent.

Ayant profité de la démocratisation de l'enseignement, les trentenaires sont très scolarisés. Ils s'attendent à occuper un emploi dans la ligne de leur formation, ce qui est loin d'être toujours le cas. Ayant parfois l'impression d'être surqualifiés pour les emplois qu'ils occupent, à la recherche d'un emploi à leur mesure, les jeunes trentenaires passent facilement d'un emploi à l'autre, surtout en cette période où le taux de

chômage est faible. Ils sont également beaucoup plus mobiles, géographiquement parlant, et ce, tant qu'ils n'ont pas d'enfants d'âge scolaire. La jeune trentaine est également très endettée. Aux dettes d'études s'ajoutent l'hypothèque et les dettes à la consommation. Ce groupe d'âge a été élevé dans la société de consommation et, pour plusieurs, dans un certain confort... Ils s'attendent donc à commencer leur vie d'adulte au même niveau que celui qu'ils ont connu enfants. Sauf qu'ils n'en ont pas nécessairement les moyens... Ils ne savent pas d'où leurs parents sont partis. Malgré tout, ils ont confiance en l'avenir. Ils ont espoir de mieux faire que leurs parents, ce qui n'est pas peu dire! Ils sont ambitieux et veulent réussir leur vie tout en ayant une belle qualité de vie.

Quelles sont les valeurs des gens actuellement dans la trentaine?

Pour ce qui est des 35-39 ans, les droits de la personne, la recherche de sens et d'épanouissement personnel sont importants. Les plus jeunes sont plutôt en quête d'une qualité de vie, c'est-à-dire d'un plus grand équilibre entre les différentes sphères de leur vie.

La vie familiale, qui avait été supplantée par le travail comme valeur chez les prédécesseurs, est très importante pour les jeunes trentenaires. Pour la génération X, l'enfant représentait un coût; les jeunes trentenaires d'aujourd'hui ont un sentiment tout à fait différent. Pour ces derniers, l'enfant fait partie de l'épanouissement du couple. Il se produit actuellement un renversement des valeurs, non pas que le travail ne soit plus important, mais il n'est qu'une partie de la vie. La recherche d'un équilibre entre le travail et la famille amène les jeunes femmes à vouloir occuper des postes à temps partiel, à se réunir pour revendiquer des congés plus longs, afin d'avoir le temps et de prendre plaisir à élever leurs enfants (lorsque les conjoints ont un salaire suffisant pour toute la famille, bien entendu).

Par ailleurs, les jeunes trentenaires ayant grandi dans des petites familles, les amis ont pris une grande importance dans leur vie, qui perdure même après l'arrivée des enfants. La vie privée doit comporter une part de loisirs en famille, tout comme une part de soirées de filles, de gars... Pour les 30-34 ans, contrairement aux générations précédentes, il est normal de sortir seul, avec des amis.

Les jeunes trentenaires, à cause de leurs études, d'Internet et des voyages qu'ils ont effectués, sont également très préoccupés par la protection de la planète et le développement durable. Pour ces mêmes raisons, ils sont aussi plus ouverts aux immigrants. En contrepartie, ils sont moins intéressés par la vie politique traditionnelle que les générations précédentes. Ils ont été orientés vers la recherche de leur bonheur personnel, ils ont beaucoup entendu parler des droits individuels... Conséquemment, leurs engagements sont plus individuels (faire attention à l'eau, recycler, etc.) et l'engagement collectif à long

«Je pense que les jeunes sont en train de redéfinir des rôles masculins et féminins que nous, les générations d'années, avons voulu gommer complètement.»

terme, comme l'implication dans un parti politique ou un syndicat, leur fait peur. Ils semblent avoir l'impression

d'être capables de faire leur propre promotion, de se défendre eux-mêmes. C'est un groupe qui a développé une grande confiance en ses capacités à mener sa vie comme il le veut.

Cette confiance se reflète-t-elle aussi dans l'engagement au sein du couple?

Oui, pour les plus jeunes, c'est un groupe assez confiant en l'avenir, surtout en ce qui a trait à la vie de couple. Ils pensent qu'ils vont réussir leur vie amoureuse. Et comme ils veulent être des gagnants, ils ne s'engageront pas avant d'avoir la certitude que leur couple peut marcher. Notamment, les filles ne feront pas d'enfant avant d'avoir l'assurance que leur

compagnon sera présent pour l'éducation des petits. On remarque aussi, chez les jeunes trentenaires, que l'union libre est plus fréquente que le mariage, ce qui n'est pas le cas pour les 35-39 ans. S'ils choisissent l'union libre, ça peut autant être parce qu'ils ont confiance en eux que parce qu'ils croient que ce sera plus facile s'il y a un divorce.

Comment se vit le couple et la famille, dans la trentaine?

Dans une étude faite par Anne Quéniart, les jeunes hommes mentionnent que c'est l'enfant qui fait la famille. Pour eux, un couple n'est pas une famille. Mais quand l'enfant paraît, le couple se stabilise et tout doit être construit autour de cet enfant. Si on avait réalisé les mêmes enquêtes il y a 15 ou 20 ans, je ne sais pas si les hommes auraient réagi de la même façon. Les jeunes hommes sont plus conscients de leurs responsabilités paternelles, ils sont aussi plus collaborateurs, étant donné que les femmes travaillent. Ils ne réalisent pas toujours les mêmes tâches que les femmes, par contre. Les pères sont plus présents dans les activités extérieures. Par exemple, papa va à la patinoire avec fiston pendant que maman prépare la bouffe pour le retour... Je pense que les jeunes sont en train de redéfinir des rôles masculins et féminins que nous, les générations d'années, avons voulu gommer complètement. Les jeunes trentenaires élaborent ainsi un modèle nouveau de relation de couple et de rapport à l'enfant.

À quoi ressemble la vie des gens dans la trentaine? C'est encore la course! Et là, ce n'est pas juste la course pour tout réaliser, c'est aussi la course à l'argent, ce qui est peut-être pire. Ils sont très occupés : couple en emploi, jeunes enfants, organisation du foyer familial, dettes d'études à rembourser, besoin de loisirs, amitiés qui perdurent... Ceux qui sont au début de la trentaine souhaitent une belle vie, une vie équilibrée. La réalité est toutefois complexe et l'équilibre tant recherché est un idéal difficile à atteindre.

Maryse Warda, traductrice

extraits du texte tiré de la revue JEU, #133, 2009.4



© Benoît Couin

La traduction est une histoire de... hasard

À 9 ans, je voulais jouer.

À 19 ans, écrire.

À 29 ans, je faisais mes débuts au Théâtre de Quat'Sous... Comme adjointe administrative. Tenue de livres et correspondance : bien loin des coulisses.

Pierre Bernard – qui m'avait engagée à cause de ma lettre qui débutait par « J'ai horreur des CV et c'est là mon moindre défaut » - tente de me trouver un champ d'intérêt pour me stimuler. Rien ne me vient à l'esprit.

Aveu #1 : J'ai jamais aimé l'école. Ma mère raconte que dès le premier jour, je lui ai répété « j'y vais aujourd'hui, mais c'est la dernière fois. » Et puis un jour, je me retrouve en maîtrise en Études anglaises à l'Université de Montréal. J'ignore si l'ironie est aussi frappante qu'elle devrait l'être. La petite Égyptienne qui a toujours détesté l'école, fait des études universitaires. En anglais. Dans un établissement francophone. Au Québec.

Un long détour pour expliquer le chemin tortueux qui m'a menée à l'anglais, au théâtre et à la traduction.

(...)

Décembre 1991, Quat'Sous. À la suggestion d'un ancien prof d'université, je demande à Pierre Bernard de me prêter une pièce à traduire pour vérifier mes aptitudes. Il me refille *Brilliant Traces* de Cindy Lou Johnson. Les vacances de Noël approchent. La pièce compte 50 pages. Et dans ma grande naïveté d'apprentie-comptable, je me fais la promesse de traduire 10 pages par jour pendant 5 jours. Un calcul élémentaire.

Dans mon lit, dictaphone en main, j'entame le monologue d'ouverture de Rosannah. Je le joue. En français. Et c'est parti. Pendant 5 jours, je traduis, des heures durant. Mon

corps est ankylosé, mes épaules tendues et mon cou rigide. Je crois me souvenir qu'au 4^e jour, au plus creux d'un monologue particulièrement difficile, je me suis vraiment demandé : Pourquoi gâcher 5 jours de vacances à faire une chose que je ne sais pas faire et que personne ne m'a demandé de faire?

31 décembre, Pierre Bernard me demande de le rejoindre au Quat'Sous. Il est préoccupé, songe à annuler la pièce qu'il devait monter en mars – sa première mise en scène – car il ne trouve pas de comédien. Il me demande ce que je pense de *Brilliant Traces* avec Sylvie Drapeau et Luc Picard. Je sors alors de mon sac une fragile première version. Quiconque connaît la ferveur de Pierre peut imaginer ce que ce geste a pu représenter pour lui.

La pièce a connu un immense succès. J'ai eu droit à mon conte de fées. Mais le travail a été si rigoureux, truffé de tant de questions sur le moindre mot, la moindre structure de phrase, que je me suis juré « après ça, c'est fini ». Une amie, lasse d'entendre mes angoisses, m'a dit : « T'sais, personne remarque vraiment ça, une traduction. » Elle avait raison. À moins d'être fort mauvaise ou très frappante, une traduction est un filtre invisible.

Pour moi, une traduction est comme un interrupteur qu'on active et qui rend tout à coup le sens accessible à tous. Comme si la Tour de Babel s'effondrait et on se mettait à comprendre toutes les langues.

La traduction est une histoire... d'amour

J'aime les mots. Pour ce qu'ils sont. Intrinsèquement. Il suffit de les examiner un tant soit peu pour qu'ils dévoilent leurs filiations, leur déracinement et leurs longs voyages. Les cicatrices de leur histoire. Mais ce que j'aime par dessus tout, c'est lorsqu'ils permettent d'établir des liens entre les langues, les cultures et les croyances. Permettent de croire que malgré toutes les conquêtes et assimilations, nous avons déjà fait un. Et que si on

remonte suffisamment le cours des mots, on pourrait retrouver une langue originelle, une conception unique du monde.

Avant Babel.

En traduisant, je me suis aperçue que les mots avaient un poids, une texture et une saveur. Au delà du sens strict qu'ils télégraphient à notre esprit, ils attisent nos sens et engendrent des images. Le défi est donc de traduire cet appel aux sens, de recréer la même empreinte sensorielle.

Je traduis en quatre étapes. Étape 1 : le mot à mot ou le squelette. Étape 2 : mise en français. Étape 3 : appropriation et peaufinage. Étape 4 – cruciale – épreuve de la mise en bouche par les comédiens ou le metteur en scène.

Je ne suis jamais aussi heureuse que lorsque le squelette est couché sur papier et que je me promène dans la rue, aux aguets, à l'écoute du mot juste. Celui qui atteint la cible, fait vibrer la bonne corde.

À ces moments, je sens que j'appartiens au monde, à une collectivité dont je partage le vocabulaire et les émotions. Plus de vide, ni de flou. La vie se précise, s'articule, se partage. La pièce de l'auteur, les mots des personnages viennent se substituer à mon monologue intérieur. Quel beau métier que celui de trouver des mots. Un gain-pain très nourrissant.

La traduction est une histoire... de jeu

Avec *Traces d'étoiles*, la traduction a été histoire de hasard. L'amour est venu par la suite. Je suis entrée en traduction, à l'aveugle, à tâtons, par essai et erreur. Du fait, j'ai gardé une grande part d'inconscience, qui m'est nécessaire pour jouer.

Ce que j'ai appris tient à ceci : j'ai besoin d'entendre des personnages pour leur trouver des mots. Besoin de vouloir les incarner, leur accorder un espace en moi.

Parfois, j'ai l'impression que la meilleure façon de traduire serait d'apprendre un texte par cœur, l'oublier, puis le reconstituer à partir des images et des impressions. Un peu comme la nourriture désyhydratée à laquelle on ajoute un peu d'eau pour qu'elle reprenne vie. La traduction, c'est l'eau qui fait revivre le sens initial.

En fait, traduire pourrait s'avérer la plus belle et plus fertile forme de plagiat. On vole les idées, la structure et le rythme d'un auteur; on vole sur ses ailes et son souffle pour l'amener ailleurs, vers une nouvelle vie.

La traduction est une histoire... d'Insomnie.

Aveu #2 : Je me méfie des traductions. Il y a toujours un taux de change à payer dans le passage d'une langue à l'autre. Mais c'est un mal nécessaire.

Pour ma part, j'ai un registre limité. Théâtre nord-américain, contemporain. Les classiques, le britannique, l'irlandais ou l'écossois me donnent du fil à retordre. Comme je ne les ai jamais vécues de l'intérieur, ces langues n'ont pas d'écho en moi.

Cela dit, un doute me nargue ponctuellement. L'usage du québécois est-il toujours judicieux? Dans certains cas, comme « Motel de passage » de George F. Walker, le québécois est taillé sur mesure et s'applique de façon jouissive. Il a du ressort, il est agile, jeune et insolent. Mais lorsqu'une pièce se passe dans un ailleurs clairement identifié – Argentine, Russie ou Danemark – quelle avenue s'offre à nous? Je comprends l'importance d'une langue ancrée et organique, et je sais fort bien qu'une langue « neutre » ou radio-canadienne est inconfortable. Elle ne se vit pas, se respire mal, est toujours un peu guindée. Mais n'est-ce pas trop facile de normaliser et de ramener à soi?

Parfois je rêve à l'impossible. Aucun écran entre le texte original et le spectateur, afin qu'il saisisse tout : l'accent, la rythmique, la sonorité. Un peu comme un film suédois qu'on voit sous-titré. On entend la voix des acteurs, leur intonation, la texture de la langue. On ne comprend pas les mots, mais on touche à quelque chose d'essentiel. L'identité. L'altérité.

La question est : Faut-il absolument raccorder à notre propre réalité ou peut-on rendre compte de l'ailleurs d'un auteur? À qui et à quoi doit-on fidélité et allégeance? Je ne sais pas.

(...)

Finalement, je crois que ça me plaît bien de ne pas trop savoir ce que je fais, et de continuer à me frayer un chemin dans ce jeu de l'amour et du hasard.



Nicola-Frank Vachon, Sophie Martin, Normand Bissonnette et Valérie Laroche, photo prise en répétition — 9

« Nous tentons de faire réaliser au spectateur le même parcours que John F. Il est très fatigué et ne dort pas, mais à un certain moment, pendant quelques secondes, il fait un rêve éveillé.

Était-ce vrai ou non ? Il ne le sait plus. »

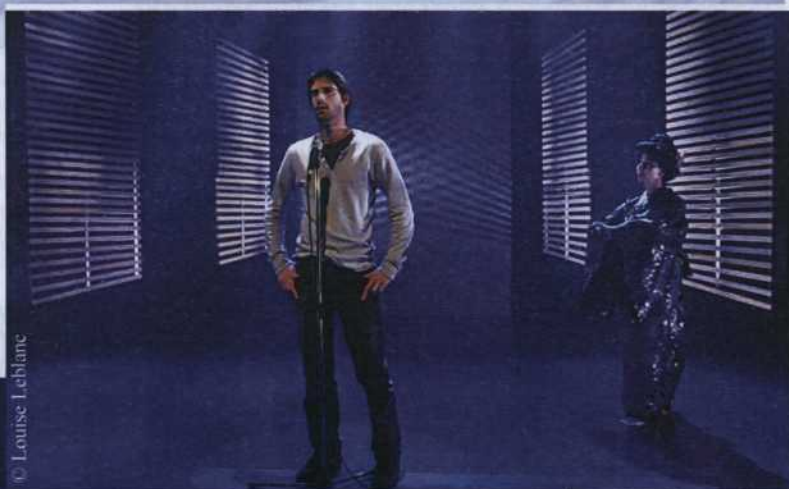
- Michel Nadeau

Plusieurs moyens sont utilisés dans la mise en scène pour créer cette ambiance où le rêve prend le pas sur la réalité :

À certains moments, des **SONS** avec une légère distorsion et des bruits accompagnés d'échos nous entraînent lentement dans le rêve.

L'**éclairage** nous invite subtilement à glisser de l'atmosphère du rêve à la réalité, en induisant des effets brumeux, et en enveloppant la scène de couleurs plus froides.

Le **décor** est bordé de panneaux faits de barreaux de bois qui flottent dans les airs et qui sont placés à angle, créant un point de fuite. Cela crée une illusion étrange au décor, comme si la pièce avait une profondeur infinie. Le plancher est bleu, couleur associée à l'eau, ce qui peut également amener une notion de profondeur. Comme si les personnages pouvaient perdre pied...



© Louise Leblanc

Les angoisses du jeune couple ont été interrogées maintes fois dans le théâtre québécois. Il y a quelques années, *La société des loisirs* de François Archambault mettait aussi en scène un couple avec un jeune enfant dont les aspirations superficielles et les insatisfactions en découlant finissaient par les perdre. Les mêmes questions se posaient il y a une quarantaine d'années avec la pièce *Les Beaux Dimanches* de Marcel Dubé. Pourquoi ne sommes-nous pas heureux avec ce que nous avons ? Qu'est-ce que la réussite ?

Lundi causerie : LA TRENTAINE DANS TOUS SES ÉTATS

En marge du spectacle *Insomnie*, mettant en scène des personnages des générations «X» et «Y», nous avons voulu réfléchir sur notre société que l'on dit vieillissante et donner la parole à ceux qui avaient 20 ans en l'an 2000.

Pour discuter avec nous, Madeline Gauthier, professeure à l'INRS et sociologue passionnée de tout ce qui concerne la jeunesse. Christian Robitaille, directeur général du Théâtre jeunesse Les Gros Becs, un trentenaire père d'un petit garçon, impliqué depuis toujours dans la vie associative. Pascal Bérubé, député de Matane élu sous la bannière du Parti québécois, porte-parole de l'opposition officielle en matière de loisir et de sport, un trentenaire plongé au cœur de la chose publique.

Comment se perçoit cette génération ? Quels sont leurs rêves pour eux, pour la société ? Toutes sortes de sujets dont nous discuterons avec vous le **lundi 15 février à 19h30** dans le Foyer du Théâtre, une causerie animée par Marie-Ginette Guay.

CONCOURS ACTE CRITIQUE 2009-2010



Aigusez votre oeil critique et sortez votre plus belle plume!

GRAND PRIX 14-17 ANS :

2 semaines de camp de théâtre "vie d'artiste"
à la Maison Jaune

GRAND PRIX 18-25 ANS :

Séjour au Festival de théâtre d'Avignon
(gracieuseté du Consulat de France à Québec)

En plus de :

- Abonnements au Théâtre Périscope
- Abonnement d'un an à la revue de théâtre JEU
- Dictionnaire des artistes de théâtre québécois
- Laissez-passer au Musée de la civilisation



à GAGNER

Rédigez une critique de 300 à 500 mots sur l'une des pièces à l'affiche. Faites-la parvenir à l'adresse suivante avant le 5 avril 2010. Spécifiez vos coordonnées, votre date de naissance et le nom de votre institution scolaire (s'il y a lieu).

Concours Acte critique

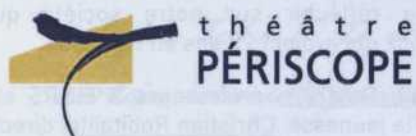
939 de Salaberry
Québec G1R 2V2

OU

developpement@theatreperiscope.qc.ca



Une codiffusion



Billetterie
2, rue Crémazie Est, Québec
Tél.: (418) 529-2183

Une production



RÉDACTRICE EN CHEF: Marie-Ginette Guay, Directrice artistique

ENTREVUES, RÉDACTION ET MISE EN PAGE :

Karine Côté
Responsable du développement de public
Tél.: (418) 648-9989 poste 22
developpement@theatreperiscope.qc.ca

ENTREVUE avec Madeleine Gauthier :

Renée Champagne
Adjointe au développement de public et aux communications
Tél.: (418) 648-9989 poste 30
info@theatreperiscope.qc.ca

RÉFÉRENCES :

www.revuejeu.org
www.ucs.inrs.ca/default.asp?p=gauthier
www.puq.quebec.ca/fr/auteur_fiche.asp?noIntervenant=31874&type=col
BROOKS, Daniel et VERDECCHIA, Guillermo L. *Insomnie*, traduit de l'anglais par Maryse Warda, texte non publié, décembre 2008, p.13.

ISBN 978-2-923590-06-6
Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010
Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2010

Le Théâtre PÉRISCOPE reçoit l'appui du Conseil des arts et des lettres du Québec, du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition Féminine du Québec, de Patrimoine canadien et de la Ville de Québec.